

Raison de peindre

" La scène qui a existé et qui ne sera jamais visible fait le secret "

(Pascal Quignard, la nuit sexuelle, p.31)

Comme obéissant au plus étrange sextant. Comme obéissant à une injonction muette, d'autant plus impérative qu'elle semble parcellaire, chargée d'un air que la couleur précise- et, pré-incise. Cela se taille.

Raison de peindre. Sans aube- mais pour que se suspende, quelques temps, l'ensorcellement des rais, rayons et rayonnements brûlant de trop loin ces essais de matières, voués à la plus abstraite des immondices (pure indicibilités).

Raison de peindre par retenue, séparée du reste, indivise quant au fond qui la met en demeure.

Peindre, peindre pour bien après... L'in-jonction seule reste d'une demeure irrésiliable et mainte fois détruite... Pourrait-elle se traduire ainsi : il ne faut plus s'attendre...

Ça s'est taillé, cristallisé, enduit, verni, obscurci et porté, parfois trop en terre, trop en ciel, mais des cernes blancs maintiennent, hors d'âge et hors des usages, relancent l'attraction, vident les points de gravité atteints et déposés, strient déjà ces zones qui ne sont que l'excès de mémoire... Ils ne retiennent rien de rien, rien de ce qui a été accompli, sauvé des surfaces et des fonds, coupé des lois de l'effacement... Ils exigent encore de nouvelles forces de discernement. L'attente n'est plus de ce temps – et, pour cette raison, il peint...

Marc Feld peint pour ne plus forcer l'attente. Vers ce centre éculé, raclé, brûlé bas, touché par des yeux fous de délicatesse, d'où coule et remonte (" spirale " , écrirait Zéno Bianu) cette contre-assomption de blanc, qui dissimule et donne à voir ce contre-jour énigmatique propre à la peinture.

Quelle serait sa vérité ? Sa sourde intelligence ? Quelle serait la loi de ce contre-jour étranger (secrètement espéré) ? De venir éclairer (mais de quelle lumière ?) ce qui ne demande pas à l'être.

Ce serait l'une des injonctions auquel obéirait cette suite de peinture intitulées POUR ELVIN JONES (consumations) : cendrer et magnifier, du plus loin, du plus sidéral des foyers, la pulsation et le battement les plus sensés qu'un musicien ait pu toucher et veiner, hors des rythmes communs. Et quand ces sonorités frôlent et sondent leur propre mort, un osier noir de peinture, où la couleur jaillit, s'interpose, récuse le vide qui devrait et pourrait les aspirer, c'est à dire les anéantir.

Peinture à contre temps. Interdisant tout faux mouvement, interdite à tout faussaire comme à tout fossoyeur. L'art, en ces instants, consiste à conjurer ce qui n'arriverait qu'en désespoir de cause ; les gestes ne peuvent qu'y être nus.

Nu comme un liseré rouge dessinant l'inimitable limite que le feu abandonne au froid, que le gel abandonne à la main et aux pouvoirs de l'empreinte, au sabot, à la bouse, à la pureté animale, à l'inaliénable géométrie que les boues ne recouvrent pas. Pluie, c'est ainsi. Et que cela sursoit. Surgissant d'un bas-fond qui n'est pas de cette terre mais se recueille en elle.

Daniel Dobbels

Danseur, mime et chorégraphe de formation, écrivain et philosophe, Daniel Dobbels a été critique d'art au journal [Libération](#), puis chroniqueur radio à l'émission [Le Panorama](#) sur [France Culture](#). Il a été également pendant plusieurs années inspecteur à la DAP ; il intervient régulièrement comme professeur au Fresnoy. Il a écrit sur de nombreux artistes, peintres, photographes, chorégraphes. Il a publié notamment, une biographie importante sur Nicolas de Staël (ed.Hazan)